

Les idéaux bas

Al-Nida', 13 janvier 1948.

1 On dit que les nations civilisées voient, dans la stature de l'homme dressée vers le ciel plutôt que courbée vers la terre, le symbole de ce qui convient à l'âme cultivée et distinguée : s'élever dans les hauteurs du raffinement à la poursuite des idéaux les plus sublimes. Et l'on dit de même que l'âme humaine qui s'occupe du mesquin et du bas est indigne de l'homme, lequel a été créé pour la perfection, ou du moins pour tendre vers elle, et ne convient qu'à l'animal, dont le corps se courbe vers la terre, et qui est condamné à vivre dans l'obéissance à ses instincts, sans jamais les dépasser ni transcender leurs fins médiocres et avilies, qui excèdent à peine les besoins du corps, et cela rarement.

2 On dit cela, et bien d'autres choses semblables, et beaucoup de ceux qui s'occupent d'éducation et de raffinement se contentent de cette abondance de discours, si bien qu'à peine un enfant commence-t-il à comprendre les choses et les gens qu'il est soumis à une pluie incessante et ininterrompue de conseils et d'exhortations, de leçons, de proverbes et de maximes, tout cela l'exhortant à lever la tête plutôt qu'à la baisser, à fixer son regard sur le ciel plutôt que sur la terre, et à ne jamais regarder la terre si ce n'est pour en tirer quelque connaissance, quelque intelligence ou quelque culture susceptible de le ramener vers le ciel, fier et sans ployer ; car il a été créé pour contempler le ciel, puis pour s'y efforcer, puis pour s'y élever, puis pour y vivre dans la plus haute compagnie, heureux, satisfait, distingué, élevé au-dessus des choses mesquines, mis à part des choses viles, laissant la poussière de la terre à l'animal dont il a été fait et auquel il retournera.

3 Et le corps de l'homme a bien été créé de la poussière de la terre, et il y retournera assurément, il n'y a là aucun doute ; mais le corps de l'homme n'est rien de plus qu'un instrument pour son âme, son esprit, son cœur et son âme spirituelle ; car l'homme est, d'abord, une âme, et ensuite seulement un corps au service de cette âme ; il la sert afin qu'elle puisse éprouver ce qui est sur cette terre et le connaître, jusqu'à ce que, ayant assouvi son désir en tout cela, elle rejette ce corps vers son origine et s'élève vers sa propre sphère supérieure, y demeurant dans la jouissance de ce qu'elle connaissait avant de descendre vers la terre, et de ce qu'elle a découvert tandis qu'elle demeurait sur la terre ; car l'âme est, en tout point, céleste et non terrestre, et est, en tout point, créée

pour l'élévation et non pour la descente, pour la hauteur et non pour la bassesse, pour l'ascension et non pour la chute.

4 Et l'enfant continue d'entendre ce discours et ce qui lui ressemble, jusqu'à ce que, parvenu à la jeunesse, il se soit fixé dans sa conscience qu'il est un être distingué, créé pour dominer la création, pour exercer son empire sur le monde, et pour disposer de la vie selon sa propre volonté, et non selon la volonté de la vie ; et l'apparence extérieure des choses confirme cette vanité dans son âme, et pare cet orgueil dans son cœur, et le remplit d'admiration pour lui-même, et de contentement pour lui-même, et d'amour pour lui-même ; de sorte qu'il asservit la matière et la force à ses propres fins et intérêts, et se sert des animaux pour ses propres besoins et desseins, et exploite les faibles parmi les siens pour satisfaire ses plaisirs, ses désirs, ses ambitions et ses aspirations, et à cause de tout cela il croit en lui-même, se fie à sa propre supériorité, et est certain d'avoir été désigné, de plein droit, comme le propre vicaire de Dieu sur la terre.

5 Et je ne sais si ce raisonnement se vérifie, et si ce discours s'avère exact, lorsqu'on le mesure à cette génération d'Égyptiens parmi laquelle nous vivons, ou s'il ne se vérifie pas et se révèle faux ! Car ce n'est là que discours oiseux sur discours oiseux, paroles sur paroles, excédent du royaume du discours futile ; car la stature des Égyptiens s'élève dans les airs tout comme celle des autres peuples, et leurs yeux sont tout aussi capables de regarder le ciel que de regarder la terre, et leurs âmes sont tout aussi capables de s'élever dans les hauteurs du raffinement à la recherche des idéaux les plus sublimes — mais les malheureux parmi eux ne trouvent aucun moyen d'accéder à rien de tout cela, car la vie de leur corps les occupe aux dépens de la vie de leur âme, et leurs intérêts immédiats les détournent de leurs intérêts lointains, et les idéaux bas consomment la totalité de leurs efforts, ne leur laissant rien à dépenser à la poursuite des idéaux les plus sublimes. Et la chose est on ne peut plus simple, ne demandant ni profondeur ni investigation pour être comprise et établie.

6 Car la nature du maître est de s'occuper du savoir à l'exclusion de tout le reste, et de s'en occuper afin de s'élever par lui, et d'élever avec lui ses élèves jusqu'aux horizons les plus sublimes, et par là d'offrir aux gens, d'abord, les moyens de s'élever, et, ensuite, les moyens de se servir de la nature dans la poursuite de cette élévation. Et la nature de l'élève est de regarder son maître comme élevé au-dessus de tout cela, et ainsi de se délecter de lui, et de s'attacher aux moyens qu'il offre, afin de

s'élever comme s'élève son maître, et de monter avec lui jusqu'à ses horizons les plus sublimes, et de jouir avec lui de ce bien que nous appelons le savoir, et l'art, et les lettres.

7 Mais où sont les maîtres et les élèves d'Égypte, au milieu de tout cela ?! Est-il vraiment vrai que le savoir les occupe à l'exclusion de tout le reste ?! Ou bien la vérité entière n'est-elle pas plutôt que le maître pense à sa propre nourriture, à sa boisson et à son vêtement, et à la nourriture, à la boisson et au vêtement de sa famille, bien plus qu'il ne pense au savoir et à l'enseignement ? Et c'est pourquoi il prend le savoir et l'enseignement comme un moyen — non pas de s'élever lui-même et d'élever son élève, mais de vivre, et de permettre à sa famille de vivre ; et c'est pourquoi il remarque que le savoir et l'enseignement ne lui procurent pas ce qu'ils devraient lui procurer ; alors il réclame davantage de subsistance, puis se tourne vers ses collègues maîtres afin qu'ils réclament tous ensemble davantage de subsistance, puis ils organisent cette réclamation ensemble, puis ils luttent ensemble pour cette cause, puis ils persistent ensemble dans cette lutte ; et cette lutte les occupe alors à l'exclusion du savoir et de l'enseignement ; de sorte qu'ils ne se rassemblent que pour se disperser, et ne se dispersent que pour se rassembler à nouveau, et rédigent des mémorandums, et tiennent des conférences, et publient dans les journaux, et prononcent des discours dans les assemblées, et s'occupent d'eux-mêmes, et occupent le ministère de l'Éducation d'eux-mêmes, et occupent aussi les parents et les enfants d'eux-mêmes ; et au milieu de tout cela, l'éducation elle-même se perd ; si bien qu'aucun maître ne s'y délecte, et qu'aucun élève n'en profite.

8 Et si les maîtres se voient accorder quelque temps, et se retirent pour être seuls avec leurs élèves, ces élèves accordent-ils alors toute leur attention aux leçons que leurs professeurs et maîtres leur dispensent durant ces brèves heures, arrachées à leur lutte pour subsister ? Ou bien les élèves n'accordent-ils à leurs professeurs et maîtres que la moitié, ou le tiers, ou le quart, de leur attention, occupant le reste d'elle-même à leur propre avenir, proche ou lointain, à la valeur des diplômes et des certificats qu'ils poursuivent — car l'éducation, pour eux, n'est pas un moyen d'élever l'âme, d'affiner le caractère, de relever les mœurs et de purifier le goût, mais plutôt un moyen d'obtenir le certificat ou le diplôme qui tient lieu de ces livres sterling, lesquelles leur permettront, une fois devenus hommes, d'acheter ce qu'ils mangent, boivent et portent.

9 Ainsi les élèves s'attachent-ils avant tout à s'assurer de la valeur de leurs certificats et diplômes, et que cette valeur doit s'élever, car les

prix de la nourriture et du vêtement s'élèvent chaque jour ; et ils paient pour leur éducation des sommes que l'État perçoit ; il s'ensuit que ces sommes doivent leur procurer, en retour, des diplômes et des certificats qui leur rendent l'argent qu'ils ont dépensé. L'affaire tout entière n'est donc rien de plus et rien de moins qu'une opération de commerce : le maître vend le savoir, de sorte que l'État doit payer ce savoir à un prix qui permette à son possesseur de vivre ; et l'État vend le savoir qu'il prend au maître aux élèves, pour ces frais qu'il perçoit d'eux ; de sorte que cette transaction, entre l'État et les jeunes, doit être une transaction profitable qui permette aux jeunes de vivre une fois devenus hommes. Quant à l'éducation et à la culture, au raffinement du caractère, à la purification du goût, au relèvement des mœurs et à l'élévation de l'âme jusqu'à la plus haute compagnie, pour convenir à la stature dressée du corps s'élevant dans les airs, et à faire de l'homme un homme au sens précis de ce mot dans les sociétés civilisées — tout cela, personne ne le recherche ni ne s'en soucie ; cela est, ou n'est pas, et vient, ou ne vient pas, et est bien accueilli s'il vient, et n'est pas réclamé s'il ne vient pas ; ce qui importe, c'est seulement que les maîtres et leurs familles vivent, et que les maîtres soient dotés des moyens qui leur permettent de vivre ; quant à tout ce qui va au-delà, ce n'est là qu'un détail accessoire, sans valeur et ne méritant aucune réflexion.

10 Et laissez de côté les maîtres et les élèves, et regardez les autres classes cultivées ; vous trouverez que leurs individus, eux aussi, sont occupés de la nourriture et du vêtement à l'exclusion des idéaux les plus sublimes, des buts les plus nobles et des espoirs les plus élevés ; car il semble que les hommes doivent vivre avant même de pouvoir penser au progrès, et à plus forte raison tendre vers lui, et à plus forte raison en obtenir leur propre part, et à plus forte raison encore augmenter cette part. Et ne vous demandez pas, après cela, pourquoi la civilisation, dans toutes ses branches diverses, avance dans les pays civilisés d'Europe et d'Amérique tandis qu'elle demeure stagnante en Égypte, alors même qu'elle avait progressé à travers tant d'étapes de la vie égyptienne ancienne !

11 Car la cause de cela est on ne peut plus proche et on ne peut plus simple ; car la civilisation n'avance pas à moins que les cultivés, de toute classe et de toute nuance de culture, ne soient libres de se consacrer à son progrès, et ils ne sont pas libres de s'y consacrer à moins que leurs propres estomacs et leurs propres corps ne soient soulagés des fardeaux de la nourriture et du vêtement, et que les estomacs et les corps de leurs

familles ne soient pareillement soulagés des fardeaux de la nourriture et du vêtement et des frais de cette vie matérielle insensée. Et Dieu n'a pas donné à l'homme deux cœurs dans sa poitrine ; Il lui en a donné un seul, et ce cœur unique sera soit occupé du savoir, de l'instruction et des idéaux les plus sublimes dans toute leur diversité, soit occupé de la nourriture et du vêtement ; mais qu'il soit occupé à la fois des idéaux les plus sublimes et des idéaux les plus bas, voilà une chose tout à fait impossible.

12 Et tant que les cultivés parmi les Égyptiens, de toute classe et de toute obédience dans la vie, demeureront occupés de ce qui les fait subsister, eux et leurs familles, et qui leur conserve, à eux et à leurs familles, cette vie matérielle qui se résout, en fin de compte, en nourriture et en vêtement, et en une veille consumée par la lutte, et en un sommeil hanté de rêves insensés qui, eux aussi, ne concernent que la nourriture et le vêtement — alors n'attendez d'eux aucun bien pour la culture, et n'attendez d'eux aucun progrès pour la civilisation ; et ne dites pas que l'Égypte a des générations d'hommes cultivés qui élèvent l'âme humaine à la mesure de sa stature dressée et élevée, aspirant eux-mêmes et répandant l'aspiration vers les idéaux les plus sublimes ; mais dites plutôt, que cela vous plaise ou non, que cela vous réjouisse ou vous afflige, que l'Égypte a des hommes cultivés qui prennent la culture comme un moyen et non comme une fin, et la prennent comme un moyen vers les idéaux les plus bas, non vers les plus sublimes.

13 Et Dieu ne change pas la condition d'un peuple tant que celui-ci n'a pas changé ce qui est en lui-même, et lorsque Dieu veut du mal à un peuple, nul ne saurait le détourner, et ils n'ont, en dehors de Lui, aucun protecteur.